

# Regards sur la Lituanie : *Lokis* de Mérimée

par Jean-Claude Lefebvre

Récit fantastique moins connu que *La Vénus d'Ille* mais tout aussi frappant, *Lokis* est la dernière oeuvre de Prosper Mérimée, publiée le 15 septembre 1869, un an avant sa mort. Elle présente la caractéristique, à peu près unique dans la littérature française, de prendre pour cadre la Lituanie. Trois raisons me semblent pouvoir expliquer ce choix si particulier : l'intérêt de l'auteur

pour les langues, une « couleur locale » puissamment originale, enfin la présence dans le folklore lituanien d'un thème troublant, celui du fils de l'ours, très propice à la création d'une atmosphère fantastique.

Plusieurs écrivains français du dix-neuvième siècle ont été des traducteurs, entre autres Baudelaire, Nerval et Mallarmé. Mais les langues qu'ils affrontaient étaient généralement l'anglais ou l'allemand. Nettement plus original à son époque, Mérimée choisit, lui, le russe – qu'il apprend à près de cinquante ans ! – et traduit divers récits de Pouchkine (*La Dame de Pique* et *Les Bohémiens* entre autres) et de Tourgueniev (*Apparitions*, *Etrange Histoire* etc.) Mais surtout, il est certainement, au moins dans la littérature française, l'auteur qui manifeste à travers son oeuvre même le plus de curiosité pour les langues, leur grammaire, leur lexique, leur évolution, leurs relations. Le chapitre IV de *Carmen* en est un exemple frappant : situé après le dénouement de la nouvelle, c'est une petite dissertation où Mérimée donne sur le tzigane des indications détaillées, rappelant les liens mis en évidence entre ses racines et formes grammaticales et celles des idiomes dérivés du sanscrit. Il s'intéresse également aux influences exercées sur le tzigane par les langues de divers pays où ont séjourné les Bohémiens, citant plusieurs mots empruntés au grec, ou précisant que « les verbes, dans le romani espagnol, se conjuguent tous sur le modèle des verbes castillans de la première conjugaison. »



« L'ours amoureux d'une belle Lituanienne »  
d'Olaus Magnus

Mérimée manifeste, plus de vingt ans après, la même curiosité à l'égard du lituanien, comme on peut le voir dans sa correspondance. Ainsi, il écrit à Tourgueniev le 9 octobre 1868 : « En ruminant cette belle histoire (*Lokis*), j'avais entre les mains une grammaire<sup>1</sup> lithuanienne<sup>2</sup>. Je suis devenu très fort en jmode<sup>3</sup>, zomaïtis. » A cet égard, le professeur Wittembach, le narrateur, peut faire penser à l'auteur lui-même : on le voit ainsi s'absorber dans un travail consistant « à repasser les verbes irréguliers lithuaniens. » La cause de cet intérêt semble être l'attrance de Mérimée pour les langues « exotiques », peu connues ou parlées par des groupes humains assez restreints : le corse dans *Colomba*, le basque et le tsigane dans *Carmen*, le lituanien, mais aussi le charrua<sup>4</sup>, langue d'une tribu d'Uruguay, dans *Lokis*. Attrance qui pourrait expliquer son inquiétude à l'idée de leur possible extinction. Ainsi le professeur déplore-t-il « qu'une langue disparaisse sans laisser de traces », donnant comme exemples le vieux prussien, langue balte éteinte au dix-huitième siècle, et le cornique, une langue du groupe celtique. Or, la situation du lituanien à l'époque de Mérimée est assez critique : il est parlé seulement par les paysans, ne bénéficie d'aucun enseignement, d'aucune presse, ce qui risque d'amener à terme à sa disparition<sup>5</sup>. Mérimée écrit à Tourguéniev le 11 septembre 1869 : « J'ai vu des Lithuaniens, pas un seul ne sait un mot de jmode. » Dans la nouvelle, le comte Szémioth précise quant à lui que « parmi les gens qui ne savent d'autre langue que le jmode, il n'y en a pas un seul qui sache lire. » C'est d'ailleurs ce qui explique le projet du professeur d'imprimer des textes dans cette langue pour permettre l'alphabétisation des paysans.

« L'exotisme » du lituanien aux yeux de Mérimée vient aussi de son extrême archaïsme<sup>6</sup>, caractéristique qui a immédiatement frappé les linguistes du dix-neuvième siècle au moment où se constituait la grammaire comparée des langues indo-européennes, et continue encore aujourd'hui de fasciner tous ceux qui s'intéressent à cette langue. Cet archaïsme est affirmé plusieurs fois dans la nouvelle par les précisions relatives à la ressemblance du lituanien avec le sanscrit : dès la deuxième page, le professeur précise que le dialecte samogitien (le jmode) « se rapproche du sanscrit encore plus peut-être que

<sup>1</sup> Il s'agit de l'ouvrage d'August Schleicher, *Handbuch der litauischen Sprache (Manuel de la langue lituanienne)*, publié en 1856-57.

<sup>2</sup> Mérimée emploie la graphie fautive en usage à son époque.

<sup>3</sup> Mot d'origine polonaise désignant le dialecte *żemajčių* parlé par les habitants de Samogitie, une des régions de Lituanie.

<sup>4</sup> Le professeur évoque à ce propos un système verbal particulièrement complexe « à cause des innombrables formes que prend le verbe, selon son régime direct ou indirect, et même selon les rapports sociaux existant entre les personnes qui le parlent. »

<sup>5</sup> Cf. l'article d'Algirdas Sabaliauskas : *La langue lituanienne vue par les linguistes français*, dans *Cahiers lituaniens* n°2, p.21-22.

<sup>6</sup> Cf. l'article de Guido Michelini : *Le lituanien, la plus archaïque des langues indo-européennes modernes*, dans *Cahiers lituaniens* n°2, p. 28-36.

le haut lithuanien. » Plus loin, quand il révisé les verbes irréguliers, il recherche « dans le sanscrit les causes de leurs différentes irrégularités ». A l'extrême fin du récit, il relie les formes que prend le nom de l'ours en sanscrit et en lituanien. Cette idée, qui vient de *La Science du langage* de Max Müller, parue en traduction française en 1867, apparaît aussi dans une lettre de Mérimée, datée de septembre 1868 : « La scène se passe en Lithuanie... On y parle le sanscrit presque pur. »

Ces considérations linguistiques peuvent sembler bien nombreuses, et tout à fait étrangères au domaine romanesque. Mais il faut d'abord noter que, contrairement à ce qui se passe dans *Carmen*, où elles constituent une sorte de dissertation située après le récit, elles sont dans *Lokis* intégrées à la narration : ainsi, les précisions que le professeur Wittembach donne sur divers idiomes s'expliquent aisément par la passion, voire la monomanie, de ce distingué linguiste. Ensuite et surtout, les références à la langue ne doivent pas être dissociées de l'ensemble des éléments permettant de créer la fameuse « couleur locale », caractéristique d'un romantisme auquel *Lokis* peut encore se rattacher, malgré la date tardive de sa publication. L'expression apparaît dans la lettre à Tourgueniev déjà citée (« J'ai mis la scène en Lithuanie. La couleur locale abonde ! »), mais aussi dans le récit lui-même : « Voici, me dit le comte en allemand, un échantillon de *couleur locale* ; une sorcière qui charme un serpent, au pied d'un *kapas*<sup>7</sup>, en présence d'un savant professeur et d'un ignorant gentilhomme lithuanien. » Même si le ton est discrètement ironique, Mérimée ne répugnant pas à l'autodérision<sup>8</sup>, le fait est que dans *Lokis* il fournit sur la nature et les croyances lituaniennes un ensemble de précisions visant à dépayser le lecteur. Ainsi se dessinent les contours d'une région mystérieuse, encore très marquée par un lointain passé, et dégageant un charme étrange et inquiétant.

Particulièrement révélateur à cet égard est le chapitre III, où le narrateur, guidé par le comte, s'enfonce dans la forêt pour aller visiter le *kapas*. Mérimée, s'inspirant ici du long poème épique *Pan Tadeusz* (*Messire Thaddée*) de Mickiewicz, décrit une sorte de jungle où les repères s'évanouissent, et où l'homme apparaît comme un intrus qui se heurte à l'hostilité et la « perfidie » de la nature : le sentier très étroit que suivent les deux voyageurs disparaît bientôt, et ils se trouvent face à « des arbres énormes, morts de vieillesse et renversés », qui leur opposent « comme un rempart couronné

<sup>7</sup> Un tumulus (« kourgâne » en russe) : la colline des croix (*kryzių kalnas*), près de Šiauliai, est en fait un ancien tumulus païen.

<sup>8</sup> Ainsi, la bévue du professeur Wittembach, donnant comme authentiquement lituanienne une ballade de Mickiewicz (*Les trois fils de Boudrys*) ne fait que reproduire la propre erreur de Mérimée, croyant qu'elle était de Pouchkine parce que celui-ci l'avait traduite en russe. Juste retour des choses, puisque Mérimée, spécialiste des supercheries littéraires dans sa jeunesse, avait réussi à faire croire que les poèmes de *La Guzla* étaient de simples traductions d'originaux illyriens...

par une ligne de chevaux de frise impossible à franchir » ; plus loin, ils aperçoivent « des clairières dont l'herbe brille comme des émeraudes ; mais malheur à qui s'y aventurerait, car cette riche et trompeuse végétation cache d'ordinaire des gouffres de boue où cheval et cavalier disparaîtraient à jamais... » Forêt presque impénétrable donc, largement inexplorée, forêt effrayante des contes immémoriaux : « Oui, selon nos traditions nationales », précise le comte, « personne n'en a sondé les profondeurs, personne n'a pu atteindre le centre de ces bois et de ces marécages<sup>9</sup>. » Et il évoque alors la légende du *matecznik*, « l'empire des bêtes » qui s'étend au cœur inaccessible de ces forêts : là, les lions, les ours, les élans, les urus<sup>10</sup> vivent ensemble en paix, dans une sorte de république échappant aux corruptions de la civilisation humaine, un paradis terrestre réservé aux animaux.

Au pied du tumulus apparaît soudain une sorcière, personnage caractéristique des contes traditionnels, qui permet aussi à Mérimée d'évoquer le paganisme lituanien. Dans le panier de champignons vénéneux que porte la vieille femme, se dissimule en effet un serpent que « cette Circé lithuanienne » charme au moyen d'une sorte d'incantation. On songe bien sûr, même si le reptile de *Lokis* paraît plus agressif, au culte habituellement rendu aux couleuvres dans la Lituanie ancienne<sup>11</sup>. De plus, la sorcière invoque *Pirkuns*, c'est-à-dire Perkūnas, « nom samogitien de la divinité que les Russes appellent *Péroune*, le Jupiter tonnant des Slaves. » Façon pour l'auteur de souligner que les Lituanien ont été le dernier peuple païen d'Europe, christianisé seulement à partir de la fin du quatorzième siècle, et que des traces de ces croyances anciennes pouvaient encore exister au dix-neuvième siècle, dans cette Samogitie qui a résisté au christianisme encore plus longtemps que les autres régions du pays. L'évocation du *kapas* rappelle aussi la période du paganisme : il est précisé en effet « qu'autrefois les poètes et les sorciers s'y réunissaient en certaines occasions solennelles. » Surtout, la présence « d'une quantité notable de cendres mêlées de charbons attestait qu'on avait entretenu du feu au sommet du tumulus pendant un temps considérable ». Or, le culte du feu était couramment pratiqué en Lituanie avant l'introduction du christianisme<sup>12</sup>. Il existait même, comme à

<sup>9</sup> Cf. dans Cahiers lituaniens n°5 l'étude de Jean-Emmanuel Gilibert « Sur les forêts de Lituanie » (1784) : « L'homme n'a point imprimé ses pas dans la profondeur de ces vastes retraites abandonnées à la nature, plusieurs d'entre elles n'ont jamais été parcourues dans toute l'étendue de leur diamètre. » (p.23)

<sup>10</sup> La question posée au comte à propos de l'urus : « Ce noble animal que César a décrit dans ses *Commentaires*, et que les rois mérovingiens chassaient dans la forêt de Compiègne, existe-t-il réellement encore en Lituanie, ainsi que je l'ai ouï dire ? » confirme le désir d'insister sur le caractère archaïque de la faune elle-même.

<sup>11</sup> « D'après des témoignages très sûrs (ceux de Praetorius et de Bretkunas), chaque Lituanien gardait, à l'époque du paganisme, une couleuvre dans sa maison. On s'adressait à des sorciers spéciaux qui introduisaient la couleuvre dans la demeure, où un lit lui était réservé dans un coin ; les habitants la soignaient et nourrissaient avec un amour et un respect religieux, car la couleuvre était considérée comme la protectrice de la maison. » *Mythologie lituanienne*, in *Mythologie générale* Larousse 1935.

<sup>12</sup> « En 1370, le patriarche Philothée appelle les Lituanien « adorateurs impies du feu ». (ibid.)

Rome, des vestales, *vaidilutės*<sup>13</sup>, chargées de l'entretien du feu sacré. La plus célèbre d'entre elles fut Birutė, qui, au milieu du quatorzième siècle, fut enlevée de force et épousée par Kęstutis. Enfin, le professeur signale que, selon les traditions vulgaires, des sacrifices humains se seraient déroulés jadis au sommet de ces tumulus ; bien qu'il exprime son scepticisme sur la réalité de « ces rites abominables »<sup>14</sup>, leur simple évocation suffit à renforcer l'impression générale de sauvagerie et d'archaïsme créée par le lieu.

On comprend que Mérimée ait pris pour cadre d'un récit fantastique cette Samogitie qu'il décrit comme se dégageant à peine des brumes de la légende. Et c'est le riche folklore lituanien lui-même qui lui fournit le thème central de sa nouvelle<sup>15</sup>. On peut le voir par le résumé précis, et non dénué d'humour, que l'auteur donne de *Lokis* dans une lettre du 2 septembre 1868 adressée à une vieille amie, Jenny Dacquain : « Une grande dame du pays, étant à la chasse, a eu le malheur d'être prise et emportée par un ours dépourvu de sensibilité, de quoi elle est restée folle ; ce qui ne l'a pas empêchée de donner le jour à un garçon bien constitué qui grandit et devient charmant ; seulement, il a des humeurs noires et des bizarreries inexplicables. On le marie, et, la première nuit de ses noces, il mange sa femme toute crue<sup>16</sup>. Vous qui connaissez les ficelles, puisque je vous les dévoile, vous devinez tout de suite le pourquoi. C'est que ce monsieur est le fils illégitime de cet ours mal élevé. » Mais bien entendu, le récit lui-même n'affirme rien, Mérimée se bornant à multiplier les indices troublants. Ainsi, la naissance du comte Szėmiouth a lieu neuf mois après l'enlèvement par l'ours (il est vrai qu'il subsiste une ambiguïté, puisque le mariage a eu lieu deux ou trois jours plus tôt) ; à peine sa mère voit-elle l'enfant qu'elle s'écrie avec rage : « Tuez-le ! Tuez la bête ! » Scène similaire à la fin de la nouvelle, le jour des noces du comte et de Mlle Ioulka : la folle, le voyant porter dans ses bras sa femme, crie d'une voix aiguë, « les traits contractés par la terreur » : « A l'ours ! Des fusils !... Il emporte une femme ! Tuez-le ! Feu ! Feu ! ». La physionomie du comte, certaines bizarreries dans son comportement et son langage mettent également mal à l'aise. Ainsi, le professeur signale que « ses traits étaient d'une grande régularité ; seulement ses yeux étaient trop rapprochés. » Ce regard étrange lui rappelle celui de l'homme qu'il a vu la veille juché sur un arbre voisin de sa fenêtre ; et en effet le comte, un peu gêné, s'excuse bientôt d'avoir fait la nuit d'avant « le franc polisson ». Quand devant

<sup>13</sup> Mérimée, généralement très bien informé sur la Lituanie, commet apparemment une erreur, puisqu'il traduit « waidelote » par « un grand savant, un sage ».

<sup>14</sup> Cf. à ce sujet l'observation de P. Klimas dans la *Vieille Lituanie* (Wilna, 1921), insistant sur le caractère paisible du paganisme lituanien (*Mythologie lituanienne*, op. cit.)

<sup>15</sup> « Les histoires lituanienes de femmes enlevées par des ours et d'enfants issus de ces liaisons ont circulé en Europe pendant plusieurs siècles », écrivent P. Daszkiewicz et T. Samojlik (cf. l'article précédent sur les ours de Lituanie, p. 17 et suivantes).

<sup>16</sup> Lokis se termine par une nuit de noces tragique, tout comme *La Vénus d'Ille*, ressemblance troublante à trente ans d'intervalle : dans la première nouvelle, l'épouse est égorgée par son mari, dans la seconde, c'est l'époux qui meurt étouffé par la statue, à en croire du moins les propos, jugés délirants, de sa femme...

une dizaine de convives, le professeur explique que durant son séjour en Uruguay il a dû un jour, manquant de vivres et d'eau, saigner son cheval et boire son sang, comme les gauchos, le comte lui demande « où il faut saigner les chevaux pour boire leur sang ». Question d'autant plus frappante qu'elle n'est pas posée immédiatement, mais vient interrompre un développement du savant linguiste sur le verbe *charrua*. Plus inquiétante encore est la scène où, à l'effroi du savant qui loge dans la même pièce, le comte prononce dans son sommeil quelques mots à peine articulés : « Bien fraîche !... bien blanche !... Le professeur ne sait ce qu'il dit... Le cheval ne vaut rien... Quel morceau friand !... » Ajoutons la terreur qu'il provoque chez les chevaux et les chiens, les paroles de la sorcière, affirmant qu'il sera le roi des animaux du *matecznik*, car il est « grand et fort », et a « griffes et dents », ou la remarque du docteur devant le cadavre de la jeune femme : « Ce n'est pas une lame d'acier qui a fait cette plaie... C'est une morsure !... » Quant au comte il a bien sûr disparu, et définitivement. Enfin, le linguiste cite deux fois, au début puis à la fin du récit, un proverbe lituanien trouvé dans l'ouvrage d'A. Schleicher : « *Miszka su Loku, / Abu du tokiu* », qu'il traduit ainsi : « Les deux font la paire ; mot à mot, Michel avec Lokis / Tous les deux les mêmes ». L'ours – *lokys* en lituanien – et le comte Michel ne feraient donc qu'un (même si le professeur tient à préciser que « Michel / *Meška* » est aussi le nom familier de l'ours en lituanien).

Mérimée craignait que son récit ne fasse scandale et hésita quelque temps avant de livrer le manuscrit à Buloz, l'éditeur de *La Revue des Deux Mondes* où parut d'abord *Lokis*. Il écrit à Gobineau le 29 novembre 1868 que « le sujet est diablement scabreux », mais à la parution constate, soulagé, que « personne n'y a rien vu d'immoral ». Même la censure apparemment, ce qui peut paraître étonnant quand on se rappelle les ennuis de Flaubert et de Baudelaire en 1857. Il est vrai que le Second Empire était plus libéral dans ses dernières années. Ou peut-être les censeurs n'ont-ils rien compris... Notons aussi que le récit suggère une autre interprétation, plus rationnelle et moins « scabreuse », en ce qu'elle n'implique pas une filiation monstrueuse du héros. Cette piste est ouverte par le comte lui-même quand il interroge le professeur sur « la *dualité* ou la *duplicité* de notre nature ». Selon lui, dans l'esprit d'un homme sage et sensé peuvent surgir brusquement des pensées atroces, comme celle de mettre une balle dans la tête de son meilleur ami, que la raison peut très bien se révéler impuissante à endiguer : annonce du dénouement, où la part « bestiale » du héros l'emporte sur sa part humaine. Fils d'un ours et d'une femme ? Ou « bête humaine » à l'hérédité chargée, puisque sa mère est folle et a, de plus, rejeté le malheureux dès sa naissance ? C'est l'impossibilité même de trancher qui fait l'intérêt du récit fantastique.

*Lokis* est donc une œuvre originale, nissant harmonieusement les réflexions linguistiques, l'évocation précise et variée d'un pays peu connu, et l'exploitation littérairement efficace d'un vieux thème folklorique.